

Blanadet, Raymond (1984) *Les fronts pionniers en Asie du Sud-Est*. Paris, L'Harmattan, 749 p.

Rodolphe De Koninck

Volume 29, Number 78, 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/021755ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/021755ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

De Koninck, R. (1985). Review of [Blanadet, Raymond (1984) *Les fronts pionniers en Asie du Sud-Est*. Paris, L'Harmattan, 749 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 29(78), 447–449. <https://doi.org/10.7202/021755ar>

BLANADET, Raymond (1984) *Les fronts pionniers en Asie du Sud-Est*. Paris, l'Harmattan, 749 p.

Ce gros livre est la reproduction intégrale d'une thèse de doctorat d'État présentée devant l'Université de Paris IV (Sorbonne) en 1979. L'auteur y étudie les fronts pionniers dans quatre pays de la région, en l'occurrence le Cambodge, les Philippines, l'Indonésie et la Malaysia. Alors que les deux premiers pays se voient accorder une attention prépondérante (210 et 225 pages), l'Indonésie est traitée un peu moins longuement (160 p.) et la Malaysia fort brièvement (50 p.).

Avant d'aborder ce qui constitue l'un des thèmes essentiels de la géographie du sud-est asiatique, Blanadet s'efforce de le définir. Il y parvient fort mal, résultat à vrai dire assez compréhensible, dans la mesure où la quasi-totalité des aires agricoles de la région, ou du reste de la planète à cet égard, ont été au début de leur histoire des fronts pionniers... Ainsi, à moins de situer clairement dans le temps un tel objet d'études, on voit mal comment un auteur peut définir le concept de colonisation et distinguer les fronts pionniers des aires agricoles qui ne sont pas ou ne sont plus pionnières... En fait, Blanadet s'en sort tout de même, en abordant le « phénomène de la colonisation... en fonction d'une certaine dynamique de croissance et de développement ». Concrètement, il va traiter la question de l'extension de l'œkoumène agricole à l'échelle contemporain, en remontant quelquefois au début du siècle...

Son étude du Cambodge est en réalité celle de la province de Battambang, située dans le nord-ouest du pays, au-delà du Grand Lac (Tonlé Sap). L'auteur y examine d'abord la colonisation de la basse plaine, surtout rizicole, puis celle plus récente des hautes terres de l'Ouest, consacrées notamment à la culture du coton. Dans chaque cas, il met en application le « plan à tiroirs » de la géographie française traditionnelle : climat, relief, sol, avant d'aborder l'étude de la colonisation proprement dite. Si, chez certains auteurs d'antan, une telle approche a su être utilisée avec efficacité, elle répond plutôt ici à un rituel ennuyeux et pour l'essentiel inutile parce que mal intégré à l'analyse. Hélas, ce problème apparaîtra maintes fois à travers l'œuvre, tout comme celui des longues descriptions, là aussi mal intégrées, des façons culturelles. Malgré cela, l'auteur évoque plusieurs aspects intéressants de l'histoire de ces agricultures. Il souligne ainsi le rôle de la colonisation spontanée, souvent le fait de paysans pauvres, le rôle des grands propriétaires et des sociétés étrangères. Cette mise en évidence des principaux intervenants s'appuie sur une série de « monographies », c'est-à-dire sur la petite histoire d'exploitants agricoles. Cette méthode, elle aussi reprise à travers toute l'étude, en constitue l'une des principales caractéristiques et, au strict plan documentaire, sans doute la plus utile.

Aux Philippines, l'étude porte essentiellement sur l'île de Mindanao, haut lieu du développement contemporain des fronts pionniers en ce pays. En présentant le problème en cause, à savoir la conjugaison d'une pression démographique géographiquement inégale et d'une répartition de la propriété agricole socialement inéquitable, l'auteur fait preuve là aussi d'une incapacité de synthèse exemplaire et, hélas, répétitive. Malgré cela, malgré des clichés racistes et déterministes (p. 229), la pratique de la géographie à tiroirs, l'auteur parviendra tout de même à évoquer les modalités d'une colonisation qui permet d'une part de décongestionner quelque peu l'île de Luçon et surtout les Visayas (notamment les îles de Bohol et Cebu) et d'autre part d'intégrer à l'espace national la grande île méridionale de Mindanao. Débutée avant la Seconde Guerre mondiale, cette vague de colonisation par les fronts pionniers s'est accélérée et systématisée après celle-ci, la population de Mindanao s'étant depuis accrue beaucoup plus rapidement que celle de l'ensemble du pays. Même si plusieurs législations et agences gouvernementales ont été établies au fil des ans (N.L.S.A. en 1939, LASEDECO en 1950, N.A.R.R.A. en 1954, LAND AUTHORITY en 1963, D.A.R. et Resettlement Bureau en 1971), témoignant ainsi de l'intérêt stratégique de cette colonisation pour l'État philippin, une caractéristique fondamentale en demeurera la prééminence de la colonisation spontanée sur celle réellement projetée par l'État. En réalité les colons, qui cultivent surtout le maïs ou le riz, sont très souvent établis avant même la création des projets qui ne viennent en quelque sorte que sanctionner leur présence. Ainsi « l'action de l'Office responsable s'oriente de plus en plus vers le simple aménagement des projets et l'encadrement sur place de la paysannerie immigrée » (p. 291). Cependant, en ajoutant qu'il s'agit là d'une « évolution logique et commune à la plupart des pays de la région », Blanadet contredit ce que toute son étude démontre, à savoir la tendance

qu'ont les autorités gouvernementales, dans tous les pays de la région, Vietnam compris, à diriger et non plus seulement à récupérer les fronts pionniers et la colonisation.

Sur le thème de la colonisation spontanée, l'auteur montre combien les modes d'implantation reposent au départ sur le travail collectif quitte à ce que, une fois la consolidation du front pionnier mieux assuré, en d'autres mots sa raison d'être périmée, l'individualisme prévale. Blanadet souligne là, sans le savoir, ce qui constitue l'une des grandes caractéristiques du travail agricole et, par extension, de bien des entreprises humaines. La phase conquérante, la phase pionnière, révolutionnaire et créatrice en quelque sorte s'accommode fort bien du sens communautaire et de l'entreprise collective. La phase de consolidation, d'accumulation en quelque sorte, s'en passe allègrement. Sans vraiment en expliquer adéquatement les mécanismes, l'auteur souligne ainsi combien, malgré la plus faible proportion de paysans sans terre à Mindanao, « l'indéracinable problème agraire » y subsiste (p. 412). En effet la différenciation sociale s'accélère, généralement au profit des premiers colons qui ont su accéder à de plus vastes défrichements dont ils louent ensuite des parcelles à ceux qui sont venus pour vendre leur force de travail... et s'acheter un lopin de terre.

Blanadet montre aussi clairement un autre problème sérieux, celui du recul des peuples originaires et animistes devant la poussée des colons généralement christianisés. Ces vagues de colonisation, à vrai dire séculaires, ne font que repousser progressivement les « premiers » occupants vers les hautes terres de l'intérieur. Plusieurs d'entre eux entrent alors en dissidence. S'y ajoute « le problème musulman » (p. 439 sq), avec la rébellion de 1972-1975, toutes choses qui illustrent la complexité des problèmes philippins sur les plans tant agraire qu'ethnique et régional.

Bien que la partie de la thèse consacrée aux Philippines souffre des mêmes défauts que l'ensemble, à savoir une prolifération de détails inutiles, une exceptionnelle faiblesse de l'*apparatus criticus* et surtout une grande indigence au niveau de l'analyse et de la synthèse, on doit reconnaître à l'auteur une certaine familiarité avec le sujet à l'étude, une certaine sensibilité dont témoignent les nombreuses descriptions empiriques.

Hélas, tout cela s'amenuise considérablement dans les parties (appelées ici livres) consacrées à l'Indonésie et surtout à la Malaysia (appelée ici Malaisie), alors que l'étude devient carrément très faible. Bien sûr, s'agissant de l'Indonésie, l'auteur résume bien les grandes étapes de l'histoire du programme de *transmigrasi*. En évoquant les initiatives hollandaises du début du siècle et plus particulièrement celles des années 1936-1941, il va même jusqu'à reconnaître que le déplacement de populations javanaises vers Sumatra ne visait pas que des objectifs sociaux mais tout autant des objectifs économiques! (p. 469). On s'en serait douté, étant donné la prédominance des visées territoriales de tout État, qu'il soit colonial ou post colonial. Cela apparaît clairement dans les objectifs officiels du gouvernement indonésien actuel, d'ailleurs rappelés par l'auteur (p. 501): la colonisation agricole dirigée permet d'intégrer de nouvelles populations et de consolider le territoire national, tout en articulant mieux les secteurs de production.

En étudiant des projets pionniers situés dans les provinces méridionales de Sumatra, l'auteur illustre à quel point ceux-ci peuvent servir de nouveau tremplin pour des lanciers pionniers spontanés. En effet, il semble bien que les périmètres des projets officiels aient tendance à s'étendre d'une façon plus ou moins contrôlée, avec quelquefois de fâcheuses conséquences en termes de déboisement et d'érosion des sols. En réalité le gouvernement indonésien vise à ouvrir à la colonisation non plus seulement des zones de plaine mais aussi des hautes terres, suivant cependant des méthodes plus respectueuses de l'environnement. Il est appuyé en cela par les grands organismes internationaux, tels la *Banque mondiale*, la *Banque asiatique pour le développement*, le *Fonds de développement d'Arabie Saoudite* qui l'invitent par surcroît à s'inspirer de l'exemple malaysien (appelé ici malais).

Cet exemple, dont Blanadet lui-même reconnaît qu'il est le plus riche en enseignements, est hélas le moins bien étudié de tous dans son livre. On y trouve tout de même un résumé des méthodes de fonctionnement de l'agence FELDA, dont la réputation d'efficacité n'est plus à faire. En Malaysia, l'aménagement des fronts pionniers, consacrés prioritairement à la culture

paysanne du palmier à huile et de l'hévéa est planifié avec beaucoup de rigueur. Il en résulte un degré d'encadrement technique, économique et social des petits producteurs tout à fait exceptionnel. À cet égard, il existe d'ailleurs une littérature fort abondante que l'auteur semble ignorer à peu près totalement.

En réalité l'indigence de la bibliographie est impressionnante, tant sur le plan empirique que conceptuel. Dans le cas de l'Indonésie et de la Malaysia, notamment, les références pertinentes à l'étude des fronts pionniers, qu'il s'agisse de documents officiels, de livres, d'articles, de thèses, et que l'auteur a ignorée ou omis de citer, se chiffrent par centaines. Sa propre bibliographie, à vrai dire, est nettement inappropriée. Y figurent à l'honneur des *Que sais-je ?*, des manuels scolaires, dont plusieurs fort médiocres et carrément inutiles. On comprend alors un peu mieux cet étonnant contraste entre l'abondance des données de terrain recueillies par l'auteur dans les quatre pays à l'étude, le retard de la documentation citée et la faiblesse de l'analyse et de l'interprétation. En effet, malgré les nombreuses conclusions sectorielles qui parsèment la thèse, elles consistent essentiellement à reprendre des typologies, à répéter des données déjà présentées. Nulle part, l'auteur ne semble prendre conscience de ce qui est la principale contribution de sa thèse, à savoir l'illustration de la relation dynamique qui s'établit entre l'État et les paysanneries dans la gestion du territoire. Cette relation est à la source même et du pouvoir d'État et de sa consolidation territoriale.

La lecture de cette œuvre est en conséquence exceptionnellement décevante. Pourtant, le sujet en est magnifique et l'auteur semble y avoir consacré beaucoup de travail, notamment au niveau des enquêtes de terrain dont les résultats bruts, consignés dans la thèse, en constituent la principale qualité. Mais la thèse elle-même est d'une facture médiocre. Les cartes sont inadéquates, un grand nombre de lieux (localités, provinces, etc.) évoqués n'y étant pas représentés ou l'étant cent pages trop loin (exemple : les provinces de Mindanao, p. 393). Ces cartes sont parfois sans échelle, souvent non datées et contiennent des erreurs grossières (p. 625). La majorité des tableaux ne sont pas numérotés et leurs sources ainsi que celles des cartes souvent oubliées. De telles sources, lorsqu'elles sont citées, le sont fréquemment de façon incomplète ou erronée.

Au total l'œuvre a du mérite certes, car elle témoigne d'un beau travail de recherche. Mais il est regrettable qu'elle n'ait pas fait l'objet d'une présentation plus sérieuse et plus soignée et surtout l'objet d'une *thèse*. La véritable analyse des fronts pionniers en Asie du Sud-Est reste à faire. Elle pourra alors s'inspirer, au moins partiellement, de cette œuvre qui constitue sur le sujet beaucoup plus un dossier qu'une véritable thèse.

Rodolphe DE KONINCK
Département de géographie
Université Laval

SAMSON, Roch (1984) *Pêcheurs et marchands de la baie de Gaspé au XIX^e siècle*. Ottawa, Environnement Canada, 148 p.

Publié dans le cadre des Études en archéologie, architecture et histoire menées par la Direction des lieux et des parcs historiques nationaux, cet ouvrage traite des rapports de production existant entre la Compagnie William Hyman and Sons et les pêcheurs de la baie de Gaspé et du littoral compris entre Mont-Louis et Cap-des-Rosiers. Concise et claire, cette analyse des rapports de production qui ont prévalu dans les pêches gaspésiennes au XIX^e siècle sous l'influence du capital marchand monopoliste des compagnies jersiaises et autres « marchands » gaspésien est remarquable.

La démarche de l'auteur s'articule autour de quatre chapitres: Le premier dresse un bref aperçu historique de la Compagnie W. Hyman and Sons. L'auteur s'y emploie surtout à situer la place de celle-ci dans le contexte régional. D'abord en termes de localisation puisque les